

CHRONIQUE

Décentralisation musicale

En relisant l'intéressante lettre de Rhené Bâton, publiée dans le dernier numéro de cette revue, je me rappelais l'axiome de Darwin, *la fonction crée l'organe*, et, appliquant à l'évolution artistique cette loi de la lutte pour la vie, je pensais que la question de la décentralisation musicale, si exactement posée par notre collaborateur, aura un jour prochain sa solution dans la nécessité même qui va obliger désormais les compositeurs modernes à développer les centres artistiques et à en créer de nouveaux, s'ils veulent se faire connaître eux et leurs œuvres, c'est-à-dire exister. Paris n'y peut plus suffire et la province, à l'exception de trois ou quatre grandes villes n'a, pour suppléer la capitale, ni les ressources ni les aptitudes nécessaires.

Pour se convaincre de l'impossibilité dans laquelle Paris se trouve de répondre aux besoins de la production musicale actuelle, on n'a qu'à s'arrêter devant le programme de la saison qui commence à l'Opéra-Comique et de faire, à l'aide de son affiche placardée sur les murs, un petit calcul qui aura, avec la brutalité des chiffres, leur éloquence péremptoire. Vingt et une œuvres y sont inscrites. Leurs compositeurs sont pour la plupart prix de Rome, presque tous ont donné des preuves de leur talent et quelques-uns sont parmi les maîtres dont la notoriété ne permet pas de renvoyer à une autre saison l'œuvre annoncée pour celle-ci. Or l'Opéra-Comique, qui est le théâtre lyrique où l'on travaille le plus et le mieux, ne peut pas, à cause de son répertoire et des reprises, monter plus de trois ouvrages par année. Dix-sept œuvres devront donc attendre et l'année prochaine verra s'ajouter à la liste ancienne une série d'œuvres nouvelles dont celles des maîtres favoris du public n'auront pas l'inconvénient de faire antichambre à la suite de leurs devancières. Réfléchissez encore que c'est déjà pour un compositeur une bonne fortune d'avoir un opéra accepté à l'Opéra-Comique et inscrit parmi les promesses des temps présents ou futurs, et songez

aux nombreux musiciens moins chanceux, mais non moins talentueux, dont, faute d'une protection ou d'audace, les œuvres dorment au fond d'un tiroir sans que luise pour eux l'espérance de voir annoncer le titre du cher ouvrage sur la liste si longue des programmes illusoires.

Ce que je dis là des œuvres lyriques, on peut l'étendre à toute la production musicale, et si j'ai choisi l'Opéra-Comique pour appuyer ma thèse, c'est que la publicité si largement donnée aux choses de théâtre m'a permis de rappeler seulement des preuves étalées aux yeux de tous. Dans le domaine de la musique de concert il y a même abondance. Nous connaissons tous des compositeurs dont les symphonies ou les poèmes lyriques n'attendent que l'occasion de se révéler et nous savons quelle place restreinte nos deux grands chefs d'orchestre accordent aux jeunes artistes dans les programmes de leurs séances. Ne faisons pas ici une statistique qui ne serait pas à leur avantage. Que de découragements en résultent, combien de talents se stérilisent et que d'ardeurs jeunes s'éteignent !

Mais de cet état de choses les musiciens doivent tout d'abord eux-mêmes s'accuser, pour chercher à y remédier ensuite. Attirés comme des alouettes au piège miroitant de Paris, et pénétrés de cette conviction souvent démentie que la capitale est le centre unique d'où rayonne toute lumière, ils ont vécu dans leur province les yeux fixés sur la flamme lointaine par laquelle ils étaient éblouis au point de ne pas voir auprès d'eux le feu couvant sous la cendre grise de leur ville, qu'une étincelle peut rallumer et attiser pour en faire, à côté du grand brasier qui dévore, un petit foyer qui réchauffe. Chaque année la province se vide au profit de Paris, et sans esprit de retour, de toute sa sève bouillonnante de jeunes. La plupart y végètent, s'énervent dans l'attente, épuisent en d'inutiles efforts leurs facultés natives, et, fidèles encore à leur beau rêve déçu, traînent leur vie manquée de génie méconnu à travers les amertumes que leur causent les succès, parfois injustifiés, des rares rivaux parvenus à l'apogée. Quant à ceux qui reviennent vaincus dans leur ville, ils n'y apportent bien souvent que les rancœurs des enthousiasmes trahis et n'ont plus que mépris pour les tentatives artistiques de leur province dont ils devaient encourager et guider les efforts.

Au lieu d'y rentrer en gens aigris ou d'y demeurer en indifférents, qu'ils y retournent et s'y comportent en apôtres de l'art. Puisque Paris leur est, par la force des choses, inhospitalier, à eux et surtout à leurs œuvres, qu'ils créent dans les villes des centres musicaux en y faisant tout d'abord et progressivement œuvre de propagande et d'éducation. C'est leur rôle, leur devoir et leur intérêt. Enfin qu'ils y écoutent les chants populaires en se rappelant que chaque province a dans son âme timide des mélodies aux modes originaux et pénétrants qui espèrent l'Orphée dont la lyre les embellira de ses nobles accords. Ce sont d'humbles fleurs, parfois sauvages, dont on peut tresser de durables couronnes et d'harmonieuses guirlandes. Elles se donnent à qui sait les cueillir et elles parfument de poésie l'œuvre d'art qui les fait siennes.

Il n'y a pas de si petite ville qui ne puisse fournir des éléments musicaux à qui persévère dans la tâche ardue, mais si passionnante, de les chercher, de les instruire et de les diriger. J'en eus tout dernièrement la preuve. Convoqué pour une période militaire à Privas, au fond des montagnes de l'Ardèche, j'eus le plaisir d'y rencontrer un homme dont la conviction et l'intelligence ont prêché la bonne parole au point de fonder dans ce pays perdu un orchestre symphonique dont la jeune ardeur peut s'attaquer maintenant aux œuvres de Beethoven. J'ai vu la progression des programmes de ces concerts auxquels, grâce à son zèle, M. Antoine Ruff est parvenu à attirer un public de petite ville toujours en méfiance de tout ce qui le dérange de ses habitudes et de ses manies. Les musiciens sont recrutés dans la région, il en vient même de Valence, toutes les bonnes volontés sont sollicitées, on répète comme on peut et le plus possible, cela marche mieux d'année en année. Et voilà un petit orchestre qui maintenant donne périodiquement des concerts et voilà une petite ville où la grande musique jadis inconnue s'est acquis droit de cité. M. Ruff a même réuni autour de son violon un groupe d'amateurs avec lesquels il joue la musique de chambre des classiques et des modernes. Je les ai entendus interpréter avec un soin intelligent le quintette et la sonate de César Franck, un quatuor de Chausson, la sonate de Vreuls, un quatuor de Vincent d'Indy leur compatriote qui, dans un court entretien à Avi-

gnon, m'a dit tout le bien qu'il pense de M. Ruff et les services très grands que rendent à la cause musicale dans leur modeste sphère des hommes tels que lui. Ce qu'il a su faire avec les éléments d'un milieu qui y semblait aussi peu préparé, d'autres le doivent tenter, le résultat obtenu par lui est un exemple à citer à ceux qui reculeraient devant l'initiative à prendre et surtout devant l'hostilité que tout novateur rencontre sur son chemin. La routine est un obstacle qu'on franchit ou qu'on brise. Il suffit de s'y obstiner.

D'ailleurs, d'une façon générale, la province semble vouloir secouer sa torpeur et chaque année voit s'accroître le nombre et le succès de ses manifestations artistiques. Faut-il rappeler les belles représentations aux arènes de Béziers de *Parysatis* de Mme Dieulafoy avec la partition de Saint-Saëns ; les fêtes du théâtre d'Orange où Mounet-Sully, parmi les ruines superbes et sacrées ressuscite dans son geste et dans sa voix l'âme et l'aspect du monde antique à qui nous devons la beauté ; le théâtre rustique de Bussang où M. Maurice Pottecher fait alterner avec ses drames villageois le *Macbeth* de Shakespeare, et enfin tout récemment le théâtre populaire de la Mothe-Saint-Héraye où, dans l'épisode de la guerre vendéenne *Blancs et Bleus* du docteur Pierre Corneille, se révélait le talent tragique et passionné de Mlle Claude Ritter.

Voici d'heureux symptômes. La province longtemps engourdie se réveille enfin et cherche à manifester sa jeune activité en s'affranchissant de la dépendance artistique sous laquelle la capitale la tenait. C'est à nous tous d'encourager et de seconder son effort. L'art musical français n'a pas les fortifications pour limites, ni Paris pour unique refuge. D'ailleurs le refuge n'est plus assez vaste désormais. Les artistes doivent donc travailler à s'en faire ouvrir de nouveaux. Pour y parvenir, les difficultés ne seront pas plus grandes qu'ici. Peut-être ne sont-ils pas loin de nous les temps espérés par notre collaborateur Rhené-Bâton, où Paris, surveillant les manifestations artistiques de nos provinces, ira, pour en consacrer le succès, faire un choix parmi les œuvres dont la valeur aura été là-bas reconnue. Nos grandes villes ont eu plusieurs fois déjà l'honneur d'accueillir des chefs-d'œuvre actuellement incontestés de notre école moderne, que les théâtres et les concerts

de Paris avaient repoussés ou méprisés et auxquels ils firent ensuite amende honorable en leur accordant une retentissante hospitalité. La province est toute prête à recommencer. Les artistes n'ont qu'à aller vers elle. Ses suffrages ne sont pas à dédaigner; elle eut parfois raison contre Paris.

Victor DEBAY.

